

L'Éclair 18 Juin 23

Deux histoires pour les incroyables

M. Giraudoux prétend que le français est « une langue mystérieuse ». Il le croit comme il le dit, et je tiens ses réponses à mes questions pour autant de preuves de sa bonne foi. J'ajoute que la sincérité d'une pareille opinion contribue grandement à faire de M. Giraudoux, diplomate, l'une des fleurs les plus singulières qui, de mémoire de jardinier, ait jamais cultivés les plates-bandes du quai d'Orsay. Ne savons-nous point que l'art, la fonction et la raison d'être des diplomates consistent à maintenir, par delà les mers et les tunnels, la suprématie du français, langue claire, langue la plus claire ? Hélas ! M. Giraudoux appartient à l'école du cheveu coupé », que dis-je ! Il en est le virtuose, et c'est, n'en doutons point, le prestige de cette exceptionnelle virtuosité qui l'a fait maintenir, depuis trois ans, dans les bureaux et cabinets de la métropole...

Pour distraire son ennui, je vais lui raconter des histoires. S'il les veut entendre il pourra juger de ma bonhomie ; je ne lui fais pas la guerre, au contraire de ce qu'il croit. Loin de là, comme disait La Brigo : Je voyage pour la paix. Si M. Giraudoux veut bien faire Suzanne, il souffrira que je fasse le pacifique. Allumons le calumet ; je commence.

Il y avait, une fois, une revue qu'on appelait les *Écrits nouveaux*. Elle était inscrite au service de la propagande — pardon : au service des œuvres françaises à l'étranger ! — pour un certain nombre d'abonnés ; mettons cinquante. Un beau jour, cette revue cessa de paraître.

Supposons que, me tournant vers M. Giraudoux, je lui demande :

— Le directeur des *Écrits nouveaux* remboursa-t-il, entre les mains d'un caissier de l'État, le montant des abonnements perçus ?

Et que M. Giraudoux, me regardant par-dessus les noires circonférences de ses besicles d'écaillé, me réponde :

— Non.

— Je dirais alors :

— Drôle de comptabilité !

— Attendez, rétorquerait vivement le directeur du service des œuvres françaises à l'étranger, attendez ! Nous ne fûmes point remboursés, il est vrai, mais l'État ne perdit rien. Car les abonnements souscrits aux défunts *Écrits nouveaux* furent « reportés » sur une revue qui allait paraître et qui parut en effet. Cette revue s'appelle la *Revue Européenne*.

— Comment ? m'écrierais-je, comment ! Vous souscrivez en notre nom des abonnements à une publication encore inédite, sans savoir si cette publication servira ou desservira nos intérêts chez le barbare et l'étranger ?

Si, d'aventure, cette histoire n'était point une création de mon esprit, ce serait une histoire des plus piquantes, à cause d'un dernier trait que voici : la *Revue Européenne* portait, au sommaire de son premier numéro : deux articles sur M. Jean Giraudoux.

Est-elle bonne, oui ou non ? En voici une autre, sans cesse de continuer nos services de propagande, elle intéresse principalement les bonnes gens de la *Nouvelle Revue Française*, ces écrivains désintéressés dont M. André Gide célébrait récemment la vergogne et qui jurebent (*Gide dixit*) leur groupement contre les maux littéraires des « clubs d'adoration maternelle ». Je prends soin d'avertir le lecteur que je n'inventerai rien. Ce qui va suivre est l'expression même d'une vérité que l'on pourra juger burlesque ou révoltante, selon les goûts.

Il existe, à Mayence, 65 Rheinstrasse une revue fort luxueuse et d'ailleurs bien faite qui s'appelle la *Revue Rhénane*. C'est un organe de propagande, qui se vend peu et nous coûte cher ; il unit, dans ses sommaires, les écrivains français de bon vouloir aux écrivains allemands de bonne volonté. Je dois à la vérité de dire que les sommaires en question sont assez éclectiques — encore que le numéro que j'ai sous les yeux contienne, sur huit signatures, quatre noms des collaborateurs réguliers de la N. R. F. N'importe. Ce procès-là est jugé. Il s'agit d'autre chose.

En octobre 1921, la *Revue Rhénane* publiait un article de M. Ivan Goll sur la littérature allemande d'après-guerre. Je n'ai pas lu cet article. Tout ce que j'en sais, c'est qu'il parut dans les colonnes de l'organe de notre propagande en Allemagne tout de suite avant un autre article qui lui faisait pendant et qui, sans doute, devait en être la contre-partie. Cet article, intitulé *Les Lettres françaises et la guerre* — rien que ça ! — fut commandé à M. Jacques Rivière.

Il faut savoir que M. Jacques Rivière est directeur de la *Nouvelle Revue Française*. C'est, dit-on, le disciple préféré de M. Gide. C'est en tout cas son imitateur le plus fidèle et le plus modique ; bref, une sorte de Gide à la noix.

M. Jacques Rivière ne se fit pas répéter la proposition. Il se mit au travail. Son article parut le 1^{er} novembre en tête de la revue : huit grandes pages de magazine (800 à 870), sur deux colonnes sous le titre — qui, décidément, me plaît — *Les Lettres françaises et la guerre*. Si M. Jacques Rivière y tient beaucoup, nous publierons ici son papier, ou, du moins, de larges extraits de son papier. Ce qui dépasse singulièrement nos moyens financiers, c'est de reproduire les illustrations qui, dans la *Revue Rhénane*, ornaient le texte de M. Rivière. Ces illustrations sont des portraits. Huit portraits en simili-gravures, les uns d'après la photographie, les autres d'après des dessins signés Paul-Emile Bécot. Voici la liste des écrivains de guerre et d'après guerre dont les traits furent présentés aux Allemands : André Gide, Jules Romains, Marcel Proust, Valéry Larbaud, Jean Giraudoux, Francis James, Crommelynck, Jacques Rivière.

Voilà pour les images. Je n'aurai pas la cruauté de demander à l'auteur de l'article combien de ces écrivains français « influencés par la guerre » ont acquis dans la bataille le droit de figurer seuls dans un semblable palmarès. M. Rivière nous prévient : « Tenant, dit-il, ce genre de disputes pour absolument enfantines. » Bon. Il trouvera moins puérile notre attention, si elle s'attache à discerner dans son texte ce que M. Rivière entend par littérature française. On s'en doute. Si je n'étais quotidiennement et violemment démenti par les zélateurs de la N. R. F.,

j'eusse peut-être tenu pour inutile la démonstration trop facile que voilà de tout ce que nous avons avancé. Notre campagne est double. Elle se propose de montrer : 1^o que la N. R. F. est une chapelle ; 2^o que les services de notre propagande à l'étranger favorisent cette chapelle au détriment de l'ensemble des écrivains français.

Eh bien ! j'ai lu et relu l'article de M. Jacques Rivière, directeur de la N. R. F., article publié à nos frais dans un important organe de propagande, sans y trouver la trace d'un nom qui n'appartint à la firme de M. Gaston Gallimard, Roman, poésie, théâtre, tout se résume à Suarez, Claudel, Valéry, Schubert, Hamp et à la galerie de portraits dont j'ai plus haut annoncé le catalogue.

Ainsi, de 1918 à 1922, aucun autre romancier que les gards de la galerie n'a ressenti les effets de la « formidable secousse qu'a été la guerre par rapport à l'esprit ». Entre l'armistice et la quatrième année de la paix, nul livre n'a paru qui se ressente de la guerre, pas même les *Croix de bois* de Dorgelès, pas même les *Don Juanes* de Marcel Prévost, pas même *Au bord du gouffre* de Victor Marguerite, pas même G. O. G., *secteur 4* de Pierre-Louis, pas même *Grandgougnon* de Benjamin, pas même la *Malabé* de Billy, pas même la *Retraite* d'Emile Zola, pas même les *Clavel* de Léon Werth, pas même *Mon brigadier* Triboulin de Montfort, pas même les *Drapeaux* de Paul Reboux, pas même *François Pain* de Léo Larguier, pas même *Quand les Français ne s'aimaient pas* de Charles Maurras, pas même *Clarité* de Barbusse, pas même le *Baiser au lépreux* de Mauriac, pas même *Histoires de soldats* de Farrère, pas même *Edgar* de Duvernois ! Et Paul Bourget, et Gustave Geffroy, et Henri de Regnier, et J.-H. Rosny, et Jean Ajalbert, et Tristan Bernard n'ont rien publié. Et M. Rivière n'a pas entendu parler de l'*Atlantide* ! Et trois saisons dramatiques — ô Dubech ! ô Bidou ! — se bornèrent à la révélation de *Crommelynck* le *Vieil*, du *Pain dur* et du *Cocu magnifique* !

Si tout en M. Rivière, son œuvre autant que son visage, ne nous défendait de le croire un homme enjoué, nous dirions que M. Rivière a voulu rire. Il n'en est rien. M. Rivière s'est conformé aux règles de son ordre. Et cela nous remet en mémoire cette question que l'excellent Frédéric Lévère, des *Nouvelles littéraires*, posait à M. Giraudoux :

« Tous ces livres (de la N. R. F.) vont probablement à l'étranger en vertu d'un service de propagande intensif organisé par la Nouvelle Revue Française elle-même, ce qui est son droit strict et même son devoir de commerçant avisé... » Tu parles !

Cette petite histoire amusera, je l'espère, M. André Gide assez pour qu'il m'expedie un nouveau coffret de chocolats. Du moins lui épargnera-t-elle désormais certaines façons de démentir un peu hardies ; il n'écrira plus (par exemple) : « Il est faux de dire que nous n'accordons de talent qu'à ceux qui sont de la maison » (1) ... « Il est faux ! » Pauvre M. Gide !

Voilà donc deux histoires. Pour aujourd'hui, c'est assez. Si M. Giraudoux y prend goût, je lui en conterai d'autres. Il faut bien employer notre temps, et harcer sa rêverie.

Peut-être, un jour, daignera-t-il sacrifier à cette « clarté du vide », qu'à son grand dam les imbéciles et les encyclopédistes ont répandue sur notre langue ; qu'il veuille bien s'arracher aux obscures délices de sa prière sur la Tour Eiffel, c'est notre vœu le plus cher. Être clair et précis, une fois en sa vie, une toute petite fois de rien du tout, est-ce trop lui demander ? Il va répondre, bien gentiment, aux petites questions que j'ai posées l'extrême liberté de lui poser l'autre jour ; il nous dira, principalement, combien d'abonnements ont été souscrits en 1922 et 1923 à la *Revue des Deux Mondes*, au *Mercure de France*, à la N. R. F. Je suis bien sûr que M. Giraudoux ne me contraindra pas de répondre à sa place. Quelqu'un me comprend.

HENRI BERAUD.

(1) Puisque je suis à faire l'aimable et le complaisant, je prends soin d'informer les manieculs de la N. R. F. qu'au moment où parut l'article de la *Revue rhénane*, je n'avais publié aucun livre. Ces messieurs éviteront ainsi de perdre leur temps en griefs inutiles. A ce sujet, j'ai un mot à dire à M. Gallimard. Des amis de son entreprise ont imprimé que ma campagne de l'*Éclair* avait pour origine le refus qu'il m'aurait fait de publier le *Martyre* de Ibsen. Si cela était, M. Gallimard seul pourrait s'en plaindre, aucun des ouvrages publiés chez lui n'ayant atteint le tirage de celui-là. Mais M. Gallimard ne m'a rien refusé et je ne lui ai rien demandé. Je ne ferai point à ce galant homme l'injure de lui prêter une attitude incorrecte en tout cela. Mais il ferait bien de tempérer le zèle de ses amis.